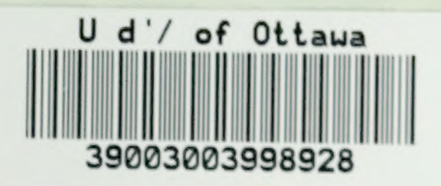
FRANCIS CARCO



CEUX DONT ON PARLE
ECTION D'AUTOBIOGRAPHIES DIRIGÉE PAR MARC SAUNIER

Francis Carco

ACONTÉ PAR LUI-MÊME

AVEC UNE NOTICE PAR MARC SAUNIER



Photo Delphi.

PARIS
R. CHIBERRE, ÉDITEUR
7, Rue de l'Eperon, 7

MCMXXI

Deuxième édition



CEUX DONT ON PARLE

COLLECTION D'AUTOBIOGRAPHIES DIRIGÉE PAR MARC SAUNIER

Francis Carco

RACONTÉ PAR LUI-MÊME

Avec une Notice par Marc SAUNIER

DEUXIÈME ÉDITION

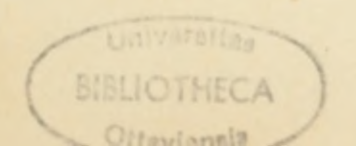


PARIS

ÉDITIONS SANSOT

R. CHIBERRE, Editeur

7, rue de l'Éperon, 7



Il a été tiré de cet ouvrage,
vingt exemplaires sur hollande vélin teinté de van Gelder
numérotés de 1 à 20
et quarante exemplaires sur vergé d'Arches,
numérotés de 21 à 60

—

N°

FRANCIS CARCO

De taille moyenne, fleuri d'une légère corpulence, l'accueil affable, Francis Carco *d'un coup d'œil rapide pèse et juge son interlocuteur.*

Dans ce coup d'œil qui scrute, observe, déshabille, l'on démêle de la méfiance, de la bonté, de l'ironie, de l'amertume, puis, par-dessus tout, un désir âpre de vivre dans la sensualité d'une vie positive, parmi de beaux livres, de beaux tableaux, entouré d'amis et d'horizons harmonieux.

Ce désir de tranquillité est au fond la racine profonde du tempérament de Francis Carco. Il est à la base de son enfance que le destin familial a voulu cahotée et voyageuse, et plus tard, à Paris, il est également pour beaucoup dans la nonchalence qui le fixe à Montmartre et le pousse à vivre là, en pleine flore équivoque et sensuelle, comme une sorte de pacha de la bohême.

En effet, né le 3 Juillet 1886 à Nouméa (Nouvelle-Calédonie), Francis Carco, de par la position de son père qui était inspecteur des Domaines, était voué aux voyages. Trimballé entre la France

et l'Océanie, il connut la vie hâtive des escales et des séjours rapides. D'une telle vie, il conçut de suite l'horreur ; et le dégoût profond qui s'ensuivit pesa sur toute sa jeunesse, sur ses relations familiales et sur ses études.

Celles-ci ne furent pas brillantes. Renvoyé d'ici, de là, il erra de lycée en lycée, surnommé par un Proviseur « le fanfaron du vice ». Il lui fallut trois ans pour devenir bachelier et lorsqu'enfin, il fut libéré, il n'eut qu'une idée : ne plus voyager, venir à Paris et s'y fixer définitivement.

Lorsqu'en 1910, il y débarqua, épris d'art et de littérature, il avait déjà fondé deux revues. L'une, la « REVUE DES JEUNES », *avait vu le jour à Nice, et l'autre* « LES PETITES FEUILLES », *avait occupé ses loisirs de soldat à Grenoble. De cette dernière revue, il n'y eut qu'un numéro, mais quel numéro !... Un heureux hasard y rassemblait Louis Thomas, André Dufresnoy, Jules Romains, Michel Puy, Roger Frène, Jean Pellerin dont ce curieux poème :*

Caporal Carco, vous n'étiez
Pas un gradé sévère.
Quand on vous cherchait au quartier
Pour vous offrir un verre,

On s'arrêtait soudain charmé :
Vous disiez du Tailhade
Et du Stéphane Mallarmé
Aux gars de votre escouade.

Ils écoutaient, les bons amis,
Votre voix inspirée,
Car tout pêché était remis
Dans la bonne « carrée »

Hormis celui de ricaner
Au cher sonnet du Cygne...
Alors, vous saviez les donner,
Les deux jours de consigne !

A Paris, Francis Carco fréquenta les bals et le cirque. Il était un habitué du « Petit Balcon » (impasse de Lappe), de la Fauvette (rue de Vanves), des Gravilliers. En souvenir de Jean de Tinan, on le voyait au d'Harcourt. Enfin le « Lapin Agile » devint son bord et c'est de là qu'il partit pour voguer à pleines voiles sur l'océan littéraire.

L'œuvre de Francis Carco est importante et curieuse. Elle a des qualités rares de couleur, de style et d'observation ; c'est une littérature d'art, une littérature de peintre. Je dirai qu'elle est fille de l'Océanie, cette terre sensuelle aux voluptés fécondes qui fut, selon la tradition, l'antique Lémurie. La Lémurie eut, en effet, le culte de l'Amour. Ce fut elle qui enfanta les religions érotiques et perverses qui, par la suite, s'étalèrent en Phénicie et dans l'Inde. Francis Carco a hérité de ce très vieux Continent. Son tempérament littéraire en reflète l'âme. Cette âme, il l'a recherchée dans la vie moderne. Il en a suivi la trace dans les bouges, dans les bals, chez les filles, dans tous

les lieux et dans tous les arts où les vieilles religions érotiques ont encore des adeptes réincarnés. Il a voulu en être le poète, l'écrivain, et au fond l'âme lémurienne, l'âme de son pays natal, est la clef de son œuvre.

Marc SAUNIER.

Je supplie tout d'abord le lecteur de me prendre tel que je suis, c'est-à-dire un garçon que son tailleur s'obstine à rendre ridicule en l'habillant comme s'il avait toujours vingt ans et cette maigreur dont j'abomine le souvenir. Ah ! la jeunesse (du moins celle que j'ai eue) n'est pas un âge des plus heureux. Je ne la regrette pas encore cependant, car c'est une amie toute récente qui vient parfois à ma rencontre dans un miroir et me sourit. Je lui rends ce sourire, certains jours... Je la regarde. Je l'observe... puis nous allons, chacun de son côté... mais, à chaque rencontre, les signes auxquels nous nous reconnaissions ont moins d'intensité et j'ai comme l'impression qu'il nous arrivera bientôt de passer l'un près de l'autre, sans nous jeter même un regard.

Je n'en souffre pas. Je laisse à d'autres la besogne de se chercher parmi leurs souvenirs. Les miens ne m'enchantent guère. Eh ! oui..., je sais que les emballements du début ont fait place à des contrats avec les éditeurs et que

la liberté n'est pas de ce monde ! Qu'y puis-je ? Il suffit de s'en accommoder... D'ailleurs, aux perpétuelles discussions de café, aux enthousiasmes de cinq heures du matin succèdent aujourd'hui d'autres joies... et je n'ai pas à me forcer outre mesure pour les apprécier à leur valeur.

Je pense à mes débuts... Je pense à l'idée saugrenue que j'avais à seize ans de la vie littéraire... Elle m'apparaissait au travers des romans de Stendhal et de Balzac, des poèmes de Verlaine, de Rimbaud et de Baudelaire, des récits fantastiques d'Hoffmann et d'Edgar Poë. Je devais être alors bien extravagant et je comprends la crainte que mes parents avaient de voir se développer en moi des aspirations si contradictoires. Naturellement, je ne parlais que de Paris. « — On n'attend plus que toi, à Paris ! » observait mon père... Je le laissais dire... Et je suis arrivé à Paris où l'on ne m'attendait pas, précisément... J'y suis arrivé, comme tant d'autres, un matin de janvier, avec ma malle... une vieille malle encore tapissée, sur les flancs et le couvercle, d'étiquettes multicolores où l'on pouvait à peu près déchiffrer les noms d'une dizaine de pays.

Qu'on imagine la sorte d'ivresse qui s'empara de moi ! Mais la vie à Paris est ingrate aux poètes. J'avais eu beau collaborer à toutes les revues d'avant-garde (1) de ma génération, elles ne m'avaient point fait connaître du public, si bien que je dus entrer, pour ne pas tout à fait mourir de faim, dans les bureaux d'une administration (2) que je quittais trois mois plus tard, afin de jouer librement ma chance.

C'était l'époque des cafés littéraires. Mais Verlaine n'y fréquentait déjà plus et Moréas venait de mourir, ainsi que Charles Louis Philippe, qui m'avait écrit, en province, de l'aller voir, quai de Bourbon. Par piété pour le souvenir d'un écrivain, que j'admirais alors sans restrictions, je louai une chambre dans la maison voisine de la sienne, au 47 du même quai et, bien décidé à sortir de la solitude dans laquelle je vivais, je passai toutes mes nuits à boire en compagnie des joyeux compagnons de

(1) *Le Feu ; Les Marges ; Le Divan ; La Phalange ; Les Guêpes ; L'Ile sonnante ; La Nouvelle Revue Française ; La Revue Jeune ; Les Petites Feuilles ; Les Facettes, etc...*

(2) A la Compagnie des Eaux, sur la recommandation d'Adrien Mithouard et les conseils de Louis Pergaud qui, comme moi, devait y gagner sa vie.

Paul Fort, à la Closerie des Lilas et d'une demi-douzaine de « filles perdues » qui m'enmenèrent danser à la Montagne (1) et dans les bals-musette du quartier de la République.

Ainsi se développèrent en moi certains goûts assez ténébreux pour une bohême et une crapule des plus pittoresques et un noctambulisme que Jean de Tinan (2) célébra... Entre temps, j'écrivais des vers et des poèmes en prose, comme le faisaient tous mes amis (3). Je lisais Dostoïewsky. Je découvrais, chez Max Jacob, rue Ravignan, les cubistes. Edouard Gazanion me conduisait dans les bars de nuit et Montmartre — le seul, le vrai Montmartre, celui

(1) Le bal de « la Montagne », abréviation de la rue de la Montagne Ste-Geneviève. C'est le bal Vachier où l'on peut lire encore sur les murs cette annonce : *La tenue est de rigueur!* Quelle tenue ! En face de ce bal, dont le fils du tenancier, M. Mimile, est le plus réputé joueur d'accordéon, se trouve toujours la petite crèmerie où nous prenions, avec Bernouard et différents amis, des repas à neuf sous. (Voir *Maman Petitdoigt.*)

(2) *Noctambulisme,* par Jean de Tinan, 1. vol. illustré de vingt-deux dessins de Maurice Barraud et d'un portrait inédit de l'auteur par Maxime Dethomas (chez R. Davis, édit., 173, rue de Courcelles, Paris).

(3) Principalement Robert de la Vaissière, de qui *Labyrnthes* (un manuscrit du plus haut prix) n'a jamais trouvé d'éditeur.

de Bouscarat et du Lapin Agile — décidant de mes destinées, j'abandonnais le quai de Bourbon.

Ne pensez point que l'on perde son temps sur la Butte ou qu'on s'y embourgeoise entre une bouteille d'alcool, une pipe et une vieille maîtresse ! Montmartre n'était pas ce qu'il est devenu. J'en comparerais l'impression qui m'en reste à celle d'une traversée. Cette traversée, d'ailleurs, fut charmante. Nous avions quelques livres à bord, du tabac en quantité suffisante, des femmes que nous échangions entre nous sans vergogne, du papier blanc (qui resta blanc, longtemps) et pas mal d'optimisme. Alors le captain Mac Orlan et la vigie Max Jacob commandaient seuls à l'équipage formé d'André Warnod, de Dorgelès, de Depaquit, de Girieud, de Gazanion, de Jean Pellerin, de Maurice Asselin, de Julien Callet et de vieux loups de mer parmi lesquels certains en étaient bien à leur quatorzième traversée... La vie n'était pas compliquée. Elle nous réunissait invariablement à la table de Frédéric, le patron du Lapin Agile, qui faisait crédit aux artistes. Frédéric prenait sa guitare et chantait... Nous fumions des pipes... Et la vigie nous signalait

le DRUIDISME, le CUBISME et l'ORPHISME... On en parlait. Parfois, un peintre qui habitait un assez grand réduit où il n'avait pour tout meuble que deux immenses valises et un chevalet, nous recevait chez lui et nous disait, assis par terre, les pays qu'il avait visités. Nul doute que le démon du roman d'aventures ne soit sorti des bagages et des souvenirs de ce peintre. Nous l'admirions beaucoup... D'autre part, Max Jacob — que nous écoutions à ses heures — jetait à bas nos plus secrètes admirations, tutoyait Laforgue et Verlaine et s'inclinait, avec des airs bouffons, aux pieds de Picasso. Cela n'était pas, certes, sans apporter quelque trouble dans nos opinions. Mais il n'est pas mauvais, quand j'y pense aujourd'hui, que notre traversée ait connu la forte houle de ces nuits montmartroises et ces gros temps qui brisaient tout.

Cela me conduisit jusqu'en 1912 et je n'avais encore publié qu'une mince plaquette : **Instincts,** dont j'avais réuni la matière sans grande conviction. Mais, enfin, c'était une plaquette et j'en fis le service, sur les conseils d'un camarade, à des gens qui, d'ailleurs, sauf quelques-uns, ne prirent pas même le soin de

me répondre. Charles-Henry Hirsch, le premier, m'écrivit. J'allai le voir. Il s'intéressa à ma vie et à mes projets, m'engagea à quitter Montmartre, à travailler et à ne pas me laisser emporter par l'existence hasardeuse des cafés et des bars. Je l'écoutai. Je partis pour Nice, chez ma grand-mère et, loin de tout ce que j'aimais, loin de Montmartre, loin des parlottes, des « bafouillages », des nuits sans sommeil, des aventures de toutes sortes, je réalisai comme je pus, un roman : **Jésus-la-Caille** et publiai à mes frais deux plaquettes de poèmes : **La Bohême et mon cœur** et **Chansons aigres-douces.**

*
* *

Voici comment, six mois plus tard, **Jésus-la-Caille** fut accepté par le *Mercure de France*

Paul Fort mariait sa fille au peintre Severini. Il y avait donc une grande fête au Café Voltaire et j'y fus invité. Une grande fête, lorsque Paul Fort en est l'ordonnateur, prend aussitôt des proportions immenses. Je me rappelle... Le Prince des Poètes, debout sur le piano, chantait. Les invités buvaient et se congratulaient. Marinetti, dont la superbe automobile tranchait, en bas, de son ripolin blanc

sur le pavé gris et mortellement éteint de la place de l'Odéon, s'abandonnait à des joies futuristes et brisait la vaisselle. C'était splendide. Chacun s'époumonnait à célébrer, en cette union charmante, la grâce parisienne et l'art ultramoderne de l'Italie nouvelle, lorsque Paul Fort réclama le silence et me pria de « pousser » une chanson. Je le fis volontiers. Apollinaire me surveillait de son petit œil. Je chantai. C'était une chanson des rues que j'avais apprise dans les bals et elle plut à tel point qu'il me fallut sortir tout mon répertoire, à la grande joie d'une « dame » que je ne connaissais pas et qui, finalement, me demanda mon nom.

C'était Rachilde.

Or, comme j'avais, quinze jours auparavant, déposé — sans grand espoir — le manuscrit de mon roman entre les mains d'Alfred Vallette, Rachilde le lut elle-même le lendemain et fit tant et si bien pour ce livre, qu'il fut pris et presqu'aussitôt publié.

Cependant, en dépit de ce premier succès, *L'Homme Libre*, où je faisais fonction de

(1) Grâce à Roland Dorgelès qui m'y fit entrer à mon retour de Nice.

critique d'art (1), aux appointements de cinquante francs par mois, ne me permettait point de commettre des folies. La publication de **Jésus-la-Caille** dans le **Mercure de France** vint fort à propos me tirer d'embarras et me permit d'entrer dans de nouveaux journaux (1)... Jusqu'à la guerre. Je venais d'avoir vingt-huit ans.



La guerre n'a pas été très profitable à la jeune littérature, au moins durant les premiers temps et si ce n'est pour ce qui concerne la poésie, le roman d'aventures et le roman proprement dit de guerre ou d'imagination. Le roman de mœurs semble aujourd'hui n'intéresser personne. Je le constate. Cependant, je m'y suis arrêté pour n'avoir point à regretter un jour de suivre la mode et les engoûments d'une époque... Et puis, en 1916, il m'arriva de rencontrer, dans le secteur où je vivais sans gloire, un ami si convaincu de notre réciproque avenir,

(1) *Comœdia* et surtout *Gil Blas*, où Louis Vauxcelles m'abandonna généreusement une partie de sa critique d'art. Je devais déjà à Pierre Mortier d'avoir publié de petits articles dans *Comœdia*.

que je lui lus quelques feuillets d'un livre encore très incertain. T'en souviens-tu, Léo Marchand ?... et de ce zèle qui, brusquement ranimé par ta généreuse intervention, ne me quitta plus que je n'eusse trouvé le titre de ce roman ?... Ce devait être **les Innocents** (1). Et j'en écrivis les chapitres successifs dans la cagna du « cabot d'ordinaire » que j'étais, en même temps que vaguemestre, à la Boulangerie 66.

Des souvenirs récents, qui me restaient de Besançon, où nous avions cantonné plusieurs mois, me servirent à composer l'atmosphère de ce livre et à y serrer de très près la ressemblance directe de tous les personnages... Mais la guerre n'en finissait plus et c'est alors que je devins, après bien des démarches, de boulanger, élève-pilote et par la suite pilote aviateur (2), à ma très grande surprise et sans trop d'avatars. Ce temps n'est pas déjà si loin ! Pourtant pourrais-je écrire jamais le livre que je me proposais d'entreprendre sur ce monde

(1) *Les Innocents* (dont la *Renaissance du Livre* publie une édition de luxe ornée de magnifiques dessins en couleurs de Chas-Laborde) furent mutilés par la Censure et parurent avec des chapitres supprimés en entier.

(2) Brevet N° 5.016, à la date du 10 décembre 1916.

si spécial et si mal connu du public ? Les éditeurs n'en voulurent pas. Ils ne me « commandaient » qu'une sorte de suite à mes premiers ouvrages et ne démordaient point, quant à ce qu'ils appelaient ma **manière,** des histoires d'apaches, de voyous et de filles. Cela doit expliquer la publication, coup sur coup, ou à de très rares intervalles, des **Malheurs de Fernande,** de **Au coin des Rues,** de **Scènes de la Vie de Montmartre,** de **Bob et Bobette s'amusent** et enfin de **l'Equipe** (1), qui, par cause de retards, que je n'avais pas prévus, ne vit le jour en librairie qu'en février 1920.

... Je ne sais ce que valent ces romans et ces contes écrits durant une année de réforme. Les limites dans lesquelles ils paraissent m'avoir enfermé, me gênent, mais je ne les renie pas. Ce sont des études où je me suis appliqué à l'ensemble moins qu'aux détails. Voici, dans **l'Equipe,** une étude du remords et de l'éveil d'une sorte de sensibilité angoissée chez un être primitif tel que Bouve. Etude aussi ce flottement et cet émiettement de la personnalité chez Maurice Coquelet des **Scènes de la Vie**

(1) Sans oublier *Les Mystères de la Morgue* (roman gai) en collaboration avec Pierre Mac Orlan.

de Montmartre ; études enfin, celle des mœurs ingénues de Bob et de **Bobette** et celle des amours de Fernande et de tous ses malheurs. Je n'ai point à m'en excuser. Toutefois, je me rends compte aujourd'hui du danger que présente la trop méticuleuse et patiente observation d'un milieu pour un écrivain encore jeune et qui n'a pourtant point qu'une « ficelle » à son arc.

Cependant, le danger n'est pas là et danger est un bien grand mot. Mais j'entends la critique. Je ne m'y dérobe jamais... trop heureux quand elle peut m'aider à corriger les fautes que j'ai commises et que, sans elle, il est vraisemblable que je commettrais à nouveau. Le danger n'est pas, dis-je, dans le choix du sujet. Je pense le découvrir plutôt dans la façon dont j'ai développé ces sujets et présenté mes personnages. Il y a monotonie et comme j'ai horreur de rien prouver, voire de prendre parti, le caractère de certains de mes livres ne correspond à rien qui puisse rejoindre l'idée qu'on se fait d'ordinaire du roman. Je n'ai écrit de pareils livres : **Jésus-la-Caille**, à Nice ; les **Innocents**, dans le secteur 45 ; les autres, durant une période de temps où Paris n'était plus

Paris, que pour le plaisir tout personnel d'évoquer les moments les plus savoureux, ou pathétiques ou... scandaleux de ma vie. Et après ? Des mémoires ne seraient pas plus véridiques. Quant à « l'histoire » que le lecteur aime à suivre dans un roman, elle m'était toujours indifférente. Serrer de près la vérité, la découvrir, en accuser les traits... n'aimer qu'elle !... je n'ai pas cherché autre chose et si l'on entend par là que je me suis spécialisé dans la description d'un monde où mes semblables ne fréquentent pas, j'en suis confus... pour eux.



La spécialisation, d'ailleurs, peut avoir son utilité. Elle finit même presque toujours par vous désigner à l'attention du public et vous attire la sympathie d'aînés désireux de se renouveler. Cela s'est rencontré pour moi avec **Mon Homme.** André Picard en avait le sujet. Il me fit pressentir par Pierre et Jean Silvestre (1) et la proposition de collaborer avec lui à cette pièce me permit d'aborder le théâtre. **Mon Homme** fut représenté à la Renaissance l'an

(1) Qui dirigeaient alors avec le poète Maurice Magre la très brillante et courageuse revue *La Rose Rouge*.

dernier. Mais ce n'est qu'un drame assez gros où nous avons tenté de remettre à la mode des moyens dramatiques quelque peu décriés et des situations d'une amusante complexité. La critique fut unanime à nous assurer du succès et si elle ne reconnut pas à son entière mesure la part d'André Picard dans cette collaboration, elle me permit de croire que je pouvais tenter d'écrire une seconde pièce. Alfred Savoir en trouva la première idée dans un de mes romans. Nous nous mîmes donc, ensemble, au **Gentleman**, que l'Ambigu doit représenter cette saison, et nous tombâmes ensuite d'accord sur un second sujet de comédie dramatique auquel nous travaillons actuellement avec le plus grand soin.

Or, le théâtre, si j'y ai reçu bon accueil au moment précis où il m'était difficile de ne pas changer de genre, ne peut faire oublier à qui aime le roman et ce qui en demeure « l'écriture », les innombrables attraits. Paul Bourget, à qui je dois les plus précieux encouragements, n'avait pas besoin certes de me le rappeler. Cependant ne me serais-je pas, sans le secours dont il me fut auprès de plusieurs grands journaux et de *La Revue de Paris*, laissé détourner pour

un temps du but que je m'étais fixé ? Je l'ignore... Mais le théâtre m'a beaucoup aidé dans la composition de mon prochain roman (1). Par sa rigoureuse exigeance d'une armature solide, il vous contraint à construire fortement le récit avant même d'en choisir les détails. Il vous oblige au mouvement, à la distribution logique des faits et, loin de se satisfaire du plaisir un peu puéril de « soigner » les nuances, il va par un enchaînement direct des circonstances au dénouement que comporte le sujet.

On me dira que ces qualités sont les mêmes que celles qu'exige un bon roman. C'est qu'alors je n'ai peut-être pas écrit de bon roman ou que j'en suis trop demeuré jusqu'à présent à une conception si spéciale que je n'osais rompre avec elle de peur de tomber dans les plus rebutants artifices.

Cette peur ne m'abandonne jamais. C'est elle qui me garda, tout jeune, de ces vers grandiloquents ou corrompus par un emploi verbeux de romantisme, qu'ont publiés, à leurs débuts, tant de poètes. C'est elle, plus tard, qui me conduisit dans ces bals de faubourg, ces

(1) *L'Homme Traqué*, qui doit paraître à *La Revue de Paris*.

bars louches où je connus Jésus-la-Caille, le Milord, Bouve, Fernande et provoquai leurs confidences... ces ruelles, ces hôtels meublés, ces fortifs à l'herbe rase. J'y ai souvent pensé. Aussi ai-je tenté une dernière fois de revenir sur mon passé et d'en interroger les impressions les plus secrètes et jusqu'à leurs plus subtiles vibrations. Un petit livre est le résultat de cette enquête. Son titre : **Maman Petitdoigt** n'en révèle pas, si l'on veut, tout le sens... Mais les quelques chapitres que j'ai livrés au public (1), n'en sont que la première partie et je m'étonne encore du vif succès qu'on leur a fait. Qu'e conclure ? Est-ce parce qu'il n'est plus question d'apaches, mais de mon enfance, l'on a bien voulu me couvrir d'éloges ?... P tant, de Jésus-la-Caille et de ses semblables à cet enfant que je fus, jadis, j'ai exploité la même veine et mis à vif les mêmes et directes analyses. Je ne vois pas en quoi **Maman Petitdoigt** peut être d'une autre qualité. Pas plus qu'ailleurs je ne m'y suis attaché à dépeindre ces triviales et grossières sensations dont la

(1) En sept. 1920, à la *Revue de Paris* et ensuite en un petit volume à tirage limité orné de bois de A. Desli *Maman Petitdoigt*, 1 vol. (R. Davis, édit.).

fin du naturalisme m'a toujours empli de dégoût. Au contraire ! Mais je vois bien qu'il faut peu de chose pour tromper la vertu la plus vigilante et faire figure, sinon de moraliste, du moins d'écrivain convenable et digne d'être mis entre toutes les mains...

*
* *

Trois plaquettes de vers, une de prose, six romans, deux volumes de contes, plusieurs livres de critique d'art, deux pièces de théâtre et un petit récit de souvenirs d'enfance, forment à trente-quatre ans, mon bagage littéraire. Je n'en ferai pas la réclame Je n'écrirai pas des romans : « ces grands livres » comme la mode en est répandue dans les journaux. Je n'affirmerai pas non plus que mes vers sont sublimes. A quoi bon ? Le public ne se laisse plus prendre à de pareils pièges. Et puis je n'ai pas voulu faire de « grands livres ». Mon art s'est simplement attaché à ne pas trahir la sensibilité qu'une enfance éternellement balottée d'un pays à l'autre, a éveillée tout jeune en moi. Pensai-je alors que l'on me demanderait un jour d'écrire ces pages qui n'in-

téresseront probablement personne ? Pouvais-je prévoir qu'un porte-plume, de l'encre, du papier blanc et une certaine candeur produiraient ce miracle de me donner raison contre les justes craintes de mes parents ?...

... Admirons plutôt « comment va le monde » et, pareils au soldat de Kipling, évitons de rien conclure qui passe notre entendement. A présent seulement, que les jeux ont cessé, s'impose à ma volonté le désir de justifier, par une œuvre plus complète qu'aucune des précédentes, l'accueil flatteur que j'ai reçu du grand public. Puissé-je y atteindre un jour et, fort d'avoir médité ces vers de mon ami Tristan Derème :

La gloire éclot, jaunit, se frippe
Et se fane de l'aube au soir
Et j'aime mieux fumer ma pipe
Que renifler son encensoir...

fasse le ciel de ne point donner aux fils que je n'ai pas encore, le goût de la littérature !

F. Carco

BIBLIOGRAPHIE

Instincts, 1 plaquette prose (épuisé).
La Bohême et mon cœur, 1 plaquette vers (épuisé).
Chansons aigres-douces, 1 plaquette vers (épuisé).
Petits airs, 1 plaquette (R. Davis, éditeur, Paris).

Romans et Contes

Jésus-la-Caille, 1 volume (A. Fayard, édit.).
Les Malheurs de Fernande, 1 vol. (Fayard, édit.).
Les Innocents, 1 vol. (La Renaissance du Livre).
Scènes de la Vie de Montmartre, 1 vol. (A. Fayard, édit.).
Bob et Bobette s'amusent, 1 vol. (A. Michel, édit.).
L'Equipe, 1 vol. (Emile-Paul, édit.).
Maman Petitdoigt, avec bois de A. Deslì, 1 vol. (R. Davis, éditeur.).
Au Coin des Rues, contes ornés de dessins de Maurice Barraud (Kundig, édit.).
Les Amants désespérés, (*La Feuille Littéraire*).

Critique

Le dernier état de la poésie, 1 vol. (Sansot, édit.).
Maurice de Vlaminck, 1 plaq. (Nlle Revue Française).
Les Humoristes, 1 vol. (Ollendorff, édit.).
L'Ami des filles... ou Chas-Laborde commenté par Francis Carco, 1 plaq. avec dessins et suite en couleurs. (Entièrement souscrite, par R. Davis, édit.)

A PARAITRE

Le Nu dans la peinture moderne, 1 vol. (Ollendorff).
Maurice Utrillo, 1 plaq. (Nlle Revue Française).
L'Homme traqué, 1 vol. (A. Michel, édit.).

THÉATRE

Mon Homme, pièce en 3 actes (en collaboration avec André Picard), représentée au Théâtre de la Renaissance.

Le Gentleman, comédie dramatique en 5 actes (en collaboration avec Alfred Savoir), représentée au Théâtre du Nouvel Ambigu.

Les Manifestes de la Pensée contemporaine

Nouvelle collection de petits volumes (9 1/2 × 14)
Prix du volume **2** *fr.* **25**

Tous ceux qui demandent au Livre de les renseigner à fond, mais rapidement et dans un format commode, sur le mouvement des idées actuelles, si tumultueuses mais si fécondes, suivront avec intérêt et profit la publication de ces petits ouvrages, qui rédigés dans un esprit moderne, audacieux et fervent, par des écrivains de valeur, synthétisent leur idéal esthétique ou moral du perfectionnement humain.

OUVRAGES PARUS :

CANUDO

Hélène, Faust et Nous

(*Précis d'Esthétique cérébriste*)

Sous ce titre qui symbolise les étapes de notre civilisation, le prestigieux esprit d'avant-garde qu'est le célèbre romancier de *La Ville sans Chef*, publie la déclaration de ses principes ennemis du sentimentalisme dans l'Art et dans la Vie. Et voici la formule qui résume ce manifeste

« Notre temps est non seulement celui de la grande réconciliation du Paganisme et du Christianisme — la Chair et l'Esprit — mais aussi celui des épousailles du Classicisme et du Romantisme — raison et passion. Ce n'est pas une Renaissance, la nôtre : c'est une naissance. »

MARC SAUNIER

Ressuscitons !..

(*Essai de Philosophie et d'Art*)

S'inspirant de l'Evangile, mais pour une éthique indépendante de toute confession religieuse, le merveilleux auteur de *La Légende des Symboles* dénonce l'influence desséchante de l'intellectualisme, et, pour ceux qui constituent l'élite, préconise comme suit la prédominance du sentiment :

« Si l'Art tu veux pratiquer, que dans ton cœur les roses neigent. »

ALPHONSE SÉCHÉ

Seul un homme...

(*Essai de Politique républicaine*)

Dans cet essai, l'auteur des célèbres *Guerres d'Enfer*, du *Désarroi de la Conscience française* et de *l'Oreille sur le cœur* oppose l'esprit des « jeunes républicains » qu'il qualifie de « national », à l'esprit des « vieux républicains », qu'il accuse de sectarisme.

Il dénonce la crise d'autorité dont souffre notre société, définit l'ordre et *proclame la nécessité d'un dictateur.*

AUREL

Simplicité féminine, au secours!

(*La Physique de l'influence*)

Conçue par une personnalité parisienne des plus autorisées, voici la charte d'un féminisme nouveau qui, loin d'accentuer le désaccord moral des sexes (*cérébrisme* d'un côté, *sentimentalisme* de l'autre), rétablit, par l'influence de la simplicité féminine, la divine harmonie du couple humain.

Histoire et Littérature

Série de 8 volumes in-dix-huit Jésus (18 1/2 × 12)

Prix du volume..................... 3 francs

Cette collection, qu'un prix très modéré met à la portée de tous les amis des Lettres, se compose d'ouvrages de choix dont chacun forme un élégant volume de bibliothèque.

NAPOLÉON BONAPARTE

Virilités

(Maximes et Pensées de Napoléon Ier, sur la Politique, l'Administration, la Guerre, diverses questions de psychologie et de morale, etc..., avec une introduction par JULES BERTAUT.)

NAPOLÉON BONAPARTE

Tendresses impériales

(Recueil des lettres d'amour de Napoléon à Joséphine, puis celles à Mme Walewska. A ces documents d'histoire et de psychologie napoléoniennes s'ajoutent des commentaires, une lettre-préface à Maurice Barrès, par ABEL GRI, la publication d'un *Dialogue sur l'Amour*, rédigé par Bonaparte, en 1791, et la reproduction des articles du « Code Napoléon » qui se rapportent à la femme.)

BJORNSTJERNE BJORNSON

Magnhild

(Curieux roman où le grand écrivain norvégien, rival d'Ibsen au Théâtre, a analysé le cœur féminin. Traduction de SÉBASTIEN VOIROL.)

CHATEAUBRIAND

Amours

(Glané dans les œuvres — « Mémoires » et « Correspondance » — du grand Romantique, commenté et préfacé par G. PIERREDON, c'est ici le pittoresque

récit, par Châteaubriand lui-même, de ses aventures passionnelles.)

GERARDT HAUPTMANN

Michaël Kramer

Pièce en quatre actes

(Drame étrange et puissant où le célèbre dramaturge allemand met en scène le conflit atrocement douloureux du Génie et de la Société. Traduction de SÉBASTIEN VOIROL.)

Mme ROLAND

Sagesse et Passion

(Lettres de la célèbre héroïne de la Révolution ; les unes sages, adressées à son mari, Roland de la Platière, les autres, enflammées, adressées au girondin Buzot, qu'elle aima, dit-on, platoniquement.) *Ouvrage presqu'épuisé.*

STENDHAL

La Chasse au bonheur

(Maximes, anecdotes, conseils et paradoxes sur les divers aspects du Bonheur, recueillis dans les « Journaux » et la « Correspondance » du grand psychologue, et publiés, avec une préface, par ALPHONSE SÉCHÉ.)

ANONYME (XVIIIe siècle)

Le Conte de La Ramée, grenadier de Champagne

(Issu de la tradition orale, et recueilli par un écrivain anonyme du XVIIIe siècle, ce conte est l'un des multiples récits populaires consacrés au type légendaire, il y a deux cents ans, du grenadier La Ramée : un chef-d'œuvre, par sa philosophique bonhomie et la saveur franche de son langage plébéïen.)

Les Célébrités d'aujourd'hui

Collection artistique de Biographies contemporaines

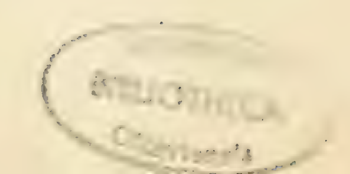
Chaque biographie forme une élégante plaquette in-16 ornée d'un *portrait-frontispice* et d'un *autographe*, complétés par une suite d'*opinions*.

Prix : 2 francs.

*Paul Adam**, par Marcel Batilliat.
*Octave Mirbeau**, par Ed. Pilon.
*Rémy de Gourmont**, par P. de Querlon.
*Frédéric Nietzsche**, par H. Albert.
Maurice Donnay, par R. Le Brun.
*J. Lemaître**, par E. Sansot-Orland.
*Judith Gautier**, par R. de Gourmont.
*Camille Lemonnier**, par L. Bazalgette.
*Emile Faguet**, par Alph. Séché.
*Anatole France**, par R. Le Brun.
*Henri de Régnier**, par P. Leautaud.
Alfred Capus, par Edouard Quet.
Willy, par Henri Albert.
*Paul Bourget**, par G. Grappe.
Peladan, par R.-G. Aubrun.
*Pierre Louys**, par Ernest Gaubert.
*M. Maerterlinck**, par Ad. van Bever.
Marcel Prévost, par J. Bertaut.
*F. Brunetière**, par L.-R. Richard.
*F. de Curel**, par R. Le Brun.
*Jean Lorrain**, par Ernest Gaubert.
Jean Moréas, par J. de Gourmont.
*P. et V. Margueritte**, par Ed. Pilon.
*Henry Houssaye**, par L. Sonolet.
Camille Mauclair, par Jean Aubry.
Edouard Rod, par Firmin Roz.
François Coppée, par Ernest Gaubert.
*Henry Bordeaux**, par A. Britsch.
Jules Claretie, par G. Grappe.
Clémenceau, par M. Le Blond.
*Georges Courteline**, par R. Le Brun.
*E. Verhaeren**, par R. Bazalgette.

Léo Claretie, par Pétrus Durel.
*Maurice Barrès**, par René Gillouin.
*Sully-Prudhomme**, par P. Fons.
Rachilde, par Ernest Gaubert.
J.-H. Rosny, par J. Casella.
Edouard Schuré, par L. de Romeuf.
Auguste Dorchain, par A.-E. Sorel.
Ctesse de Noailles, par R. Gillouin.
*Catulle Mendès**, par A. Bertrand.
*Saint-Georges de Bouhelier**, par M. Le Blond.
*René Doumic**, par E. Beaufils.
Pierre Loti, par Jean Mariel.
L'Abbé Loisy, par Alfred Detrez.
Marcelle Tinayre, par Martin-Mamy.
Henry Bataille, par Denys Amiel.
Paul Déroulède, par Florent-Matter.
Lucien Descaves, par E. Moselly.
René Bazin , par A. de Bersaucourt.
E. Brieux, par Adrien Bertrand.
Edmond Rostand, par L. Haugmard.
Mgr Duchesne, par C. d'Habloville.
G. de Porto-Riche, par C.-R. Marx.
Paul Hervieu, par Henri Malherbe.
Léopold Lacour, par Harlor.
C.-H. Hirsch, par Fr. Carco.
R. Poincaré, par G. Maisne.
Général Joffre, par Alp. Séché.
Barthou, par J. Bertaut.
M. Brunat Provins, par H. Malo.
Mgr Baudrillart, par Cl. d'Habloville.
René Boylesve, par M. Revon.
Gabriel Faure, par A. Dujet.
Edmon Pilon, par M. Gahisto.

Nota. — Les biographies marquées d'un astérisque sont épuisées. Il n'est pas fait de nouveau tirage après épuisement.



Les Célébrités d'Aujourd'hı

Collection artistique de Biographies contem

Chaque biographie forme une élégante plaquette in-16 ornée *frontispice* et d'un *autographe*, complétés par une suite d'*opinions*. Prix

Paul Adam *, par Marcel Batilliat.
Octave Mirbeau *, par Ed. Pilon.
Remy de Gourmont *, par P. de Querlon.
Frédéric Nietzsche *, par H. Albert.
Maurice Donnay, par R. Le Brun.
J. Lemaître *, par E. Sansot-Orland.
Judith Gautier *, par R. de Gourmont.
Camille Lemonnier *, par L. Bazalgette.
Emile Faguet *, par Alp. Séché.
Anatole France *, par R. Le Brun.
Henri de Regnier *, par P. Leautaud.
Alfred Capus, par Edouard Quet.
Willy, par Henri Albert.
Paul Bourget *, par G. Grappe.
Peladan, par R.-G. Aubrun.
Pierre Louys *, par Ernest Gaubert.
M. Maeterlinck *, par Ad. van Bever.
Marcel Prévost, par J. Bertaut.
F. Brunetière *, par L.-R. Richard.
F. de Curel *, par R. Le Brun.
Jean Lorrain *, par E. Gaubert.
Jean Moréas, par J. de Gourmont.
P. et V. Margueritte *, par Ed. Pilon.
Henry Houssaye *, par L. Sonolet.
Camille Mauclair, par Jean Aubry.
Edouard Rod, par Firmin Roz.
François Coppée, par E. Gaubert.
Henry Bordeaux, par A. Britsch.
Jules Claretie, par G. Grappe.
Clémenceau, par M. Le Blond.
Georges Courteline *, par R. Le Brun.
E. Verhaeren *, par R. Bazalgette.

Léo Claretie, par Pétrus
Maurice Barrès *, par F
Sully-Prudhomme *, par
Rachilde, par Ernest G
J.-H. Rosny, par J. Ca
Edouard Schuré, par L.
Auguste Dorchain, par A
Ctesse *M. de Noailles*, par
Catulle Mendès *, par A.
Saint-Georges de Boul M. Le Blond.
René Doumic *, par E. B
Pierre Loti, par Jean M
L'Abbé Loisy, par Alfre
Marcelle Tinayre, par M
Henry Bataille, par Den
Paul Déroulède, par Fl
Lucien Descaves, par E.
René Bazin *, par A. de
E. Brieux, par Adrien
Edmond Rostand, par L
Mgr Duchesne, par C.
G. de Porto Riche, par C
Paul Hervieu, par Hen
Léopold Lacour, par Har
C.-H. Hirsch, par Fr. C
R. Poincaré, par G. Mai
Général Joffre, par Alp.
Barthou, par J. Bertaut.
M. Burnat-Provins, par
Mgr Baudrillart, par Cl.
René Boylesve, par M. R
Gabriel Faure, par A. D
Edmond Pilon, par M.

Nota. — Les biographies marquées d'un astérisque sont épuisée fait de nouveau tirage après épuisement.



